

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures du soir, 40, rue Maciel.

De 8 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N.º 339

Impreso en los Talleres de El Soto

GOURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU MATIN

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR: A. Ros.

Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

RÉDACTEUR: J. Lamy.

Questions françaises

LE PARLEMENTARISME

Lorsque la Chambre commet une sottise (et ce petit accident se produit à des intervalles assez rapprochés), quand elle fait preuve d'impuissance, ou bien quand un ministre décourage par son incohérence ceux-là mêmes qui le soutiennent avec le plus d'obstination, il se rencontre invariablement de bons esprits pour démontrer avec beaucoup de logique et de force que la machine parlementaire fonctionnerait infiniment mieux si l'on n'avait pas eu l'imprudence de lui faire les essentiels rouages. En un mot, tout ce qui va mal irait bien si nous possédions le parlementarisme dans toute sa beauté et sa pureté. C'est un vieux refrain. Nos grands pères ont eu la consolation de l'entendre sous Louis XVIII et Charles X; il a frappé les oreilles de nos pères sous la monarchie de Juillet, car rien n'est nouveau sous le soleil.

On en pourrait conclure que le véritable parlementarisme ressemble à un merle blanc; mais il serait encore plus juste de reconnaître que nous sommes semblables à ces malades qui se retournent sans cesse dans leur lit sans réussir à trouver une position moins douloureuse. Ils se mettent sur le côté droit, puis sur le côté gauche, s'agitent sans relâche et souffrent toujours.

C'est ainsi que le suffrage universel, frémissement d'écrit par les ambitieux qui le courtisent, charge de favoris, et que ces favoris eux-mêmes en usent avec les ministres comme les enfants ont coutume de le faire avec les capucins de cartes, dans l'espoir de découvrir de plus dociles serviteurs ou, si l'ambition les tourmente, de conquérir une place dans ces ministères que Napoléon comparait irrévérencieusement à des léproseries. Electeurs et élus sont des hommes; on exige d'eux qu'ils deviennent des anges, l'excellence du régime parlementaire étant à ce prix.

Cette métamorphose semble impossible; il faut donc nous résigner à un mal inévitable et tirer d'un instrument imparfait les meilleurs ou les moins mauvais services possibles.

Les docteurs qui dissertent sur ce thème — et leur nombre s'accroît en ce temps où la politique intérieure n'offre d'insuffisantes ressources — se refusent obstinément à faire la part du feu, et commencent ont un pessimisme de souverains remèdes, ils proposent avec assurance de les appliquer.

Leurs théories sont parfois séduisantes et leurs plans paraissent fort beaux sur le papier; reste la pratique, et, au contact de cette pierre de touche, leur or pur se transforme aussitôt en un vil plomb.

C'est ainsi, par exemple, que leurs systèmes ingénieux pour empêcher ou tout au moins diminuer les crises ministérielles ont le je ne sais quoi qui suffit à transformer en utopie une combinaison d'apparence sérieuse: ils ne négligent que l'ambition dans un milieu où elle règne en souveraine.

Lamartine disait à Nisard, en 1818: «La République serait possible en France si l'on trouvait un homme politique qui consentait à être le second.» Une expérience de vingt-sept années prouve que la République est possible et même que la seconde place n'y est point dédaignée: le malheur est même que tout le monde ou presque tout le monde la convoite. On se résigne à attendre la présidence de la République; on est impatient de mettre la main sur la présidence du conseil.

Quand un premier ministre s'élève, je veux dire quand il demeure en fonction au-delà d'un semestre, cent héros désespérés s'accrochent à ses basques pour le tirer en bas et lui ménager une chute. Parcourez la liste des divers cabinets qui se succèdent au pouvoir depuis 1815 et vous pourrez vous convaincre aisément qu'elle a un air de martyrologie.

Cette instabilité, tout le monde en convient, est fâcheuse; cependant, la machine gouvernementale n'en continue pas moins à marcher par cette raison que, si les ministres changent, l'administration demeure. Celle-ci fonctionne sans relâche; ces rouages sont si bien

montés et graissés que rien ne ralentit, quoique rien n'arrête ses mouvements.

Ces mêmes docteurs consultants se préoccupent de donner au parlementarisme autre chose qu'une vaine apparence. Ils ont découvert et nous proposent tout un ensemble de mesures très propres à nous assurer, enfin, la réalité d'un régime dont nous n'avons que l'ombre. Déjà, sous Louis-Philippe, lorsqu'on voulait renverser un ministre, on ne manquait point de dire: «Nous n'avons pas le gouvernement parlementaire dans sa force et dans sa vérité.» Ce fut même la prétexte de la coalition contre le cabinet Molé.

Depuis, et auparavant, nous avons vécu dans la compagnie de ce fantôme. On a changé les constitutions, les hommes ont disparu, les mœurs se sont transformées, nous avons fait quelques révolutions, mais sans réussir à donner à ce spectre la chair, le sang et les os qui lui manquent. Nous pensions avoir, enfin, conquis le fruit des Hespérides; nous continuons à presser tendrement un nœud sur nos yeux. Le régime a fonctionné, sans doute; mais contre les règles: un peu comme la servante de M. Jourdain bottait son maître.

Certains affirment que le parlementarisme est incompatible avec une minorité turbulente et qui ne recule devant aucune audace. C'est, d'ailleurs, ce que disent d'antrefois ce même comte Molé sous le nom de Louis-Philippe. Comme on lui reprochait d'avoir découvert le parlementarisme dont l'excellence semblait déjà contestable, il répondit, avec son air haut et cravaté: «Monsieur, lorsque j'ai découvert, comme vous dites, le parlementarisme, c'était pour le pratiquer entre gens bien élevés.» On peut le pratiquer néanmoins, dans la compagnie des autres, à la condition que le ministre soit ferme et la majorité courageuse.

C'est, d'ailleurs, cette majorité seule qui peut assurer le bon fonctionnement de la machine parlementaire. Si elle fait preuve de discipline, de sagesse, de fermeté, si elle a un programme raisonnable et s'y tient, si elle choisit des chefs capables de la bien conduire et marche résolument derrière ces guides, son œuvre sera féconde. Si, au contraire, elle s'embarrasse dans tous les courants, si elle n'a aucun but, si elle hésite devant une joignée d'agitateurs, si l'indiscipline a pour elle des charmes, on pourra réviser la constitution, décréter au besoin une sorte d'immoribilité ministérielle, toutes ces précautions seront vaines.

Et cela revient à dire que le seul remède efficace est entre les mains des électeurs: qu'ils choisissent de bons représentants et ceux-ci nous feront une bonne politique et de bonnes finances. Le parlementarisme vaut exactement ce que valent les parlementaires; l'outil est excellent, on détestable selon que les ouvriers le manient avec art ou avec maladresse.

A l'heure actuelle, nous n'avons que de bien médiocres ouvriers. Changeons-les et gardons l'outil.

Paul Bosq.

MECANIQUE DE L'EU

Les finances officielles viennent d'essuyer une divertissante déception. On sait que faisant argent de tout, comme un simple cadet, l'Etat a élevé l'impôt sur les cartes à jouer et qu'il espérait de solides revenus de cette dime sur la fatale passion qui inspirait de si beaux gestes à feu Jemmerol. Or, il y a précisément déficit, la vente des cartes a baissé de vingt-cinq pour cent; on est malin dans les tris que lorsqu'on y perd.

Elle est bien bonne. Mais que dire de cet Etat qui ne considère point comme immoral d'encasser sur l'instrument du jeu, et se pâmé en vertu indignée s'il qu'on lui parle de le rétablir franchement? Il le reconnaît en détail, du moment qu'il l'impose, mais sur l'ensemble, il jette le mouchoir de Tartufe. En réalité, il serait plus loyal d'instituer les Jeux au grand jour, de mettre leur ferme en adjudication; et puisque le Budget ne régné point à la grille, quel filon à faire concurrence à tout le Transvaal!

des palefreniers, les nombreux domestiques de M. Traya suivraient avec un vif intérêt la partie serrée qui se jouait à la Figuière.

On raisonnait sur les espérances de chacun des héritiers, sur leurs degrés de faveur, sur les vicissitudes de leur fortune changeante sur leurs hauts et leurs bas; on paraissait s'occuper comme sur des chevaux, et on proportionnait aux chances qu'ils semblaient avoir les respects qu'on rendait, l'empressement qu'on mettait à les servir.

Depuis quelques jours on s'accordait à reconnaître que le nouveau venait avec une forte avance, qu'il arriverait sûrement premier, et Sam lui annonça sur un ton très révérencieux que M. Traya désirait lui parler.

Dans l'état d'esprit où il se trouvait, Silvère aurait préféré que Sam lui manquât de respect et lui annonçât une meilleure nouvelle.

Aussitôt que cet officier Américain l'eut introduit avec beaucoup de cérémonie dans le cabinet de travail où il était attendu, il s'aperçut que le temps était à l'orage, et il n'eut pas besoin de regarder deux fois son oncle pour en être certain.

Les colères de M. Traya n'étaient point bruyantes; elles n'éclataient pas comme des bombes. Toujours maître de lui, ses émotions les plus vives ne se trahissaient que par la rougeur de ses pommettes, un tremblement presque imperceptible des lèvres et la précipitation de sa parole accompagnée d'un léger bégaiement. Il jeta à Silvère un regard àigre-doux et lui fit signe de s'asseoir.

«Tu as donc fait des tiennets lui dit-il. Je te prie, de quel te moies-tu? Tu as donc la fâcheuse habitude de fourrer ton nez où il n'a que voir?»

Je sais l'objection d'un sentimentalisme sincère. Mais quand Paris est émaillé de tapis verts, quand c'est un exode permanent vers les petites usines à roulette, quand le faubourg et les boulevards se ruent aux courses, quand le Pari mutuel est devenu institution nationale, on est mal venu à tant de délicatesse. Sans garanties, sans autre avantage que d'embléer le pigeon de quelques privilèges, se ruinent, dans une communion parfaite, les fils et les pères de famille; la démolition des galeries de bois n'a empêché ni les hontes, ni le sang, et la Dame du Pique est toujours celle que disait Pouchkine.

Il serait beaucoup plus hygiénique de la réglementer, comme on a fait pour d'autres dames déjà. Et l'Etat qui pratique sans vergogne d'autres métiers, peut bien exercer celui-là.

Alexandre Hepp.

LA REPOPULATION PAR L'IMPÔT

Un certain nombre de conseils généraux ont adopté, au cours de la dernière session, les vœux que voici:

Que le législateur inscrive dans la loi le principe du dégrèvement proportionnel au nombre des enfants; qu'une surtaxe exceptionnelle soit imposée aux familles où le nombre des domestiques excède celui des enfants.

Que toutes les faveurs dont l'Etat dispose soient de préférence réservées aux familles nombreuses.

En somme, c'est à la fiscalité que l'on veut demander d'assurer le relèvement de la natalité en France. D'après les tableaux de statistique de M. Bertillon, la population de la France se groupe de la manière suivante:

Célibataires masculins de plus de 30 ans.	1.376.591
Familles sans enfant.	1.818.572
— ayant un enfant.	2.639.891
— ayant deux enfants.	2.361.292
— ayant trois enfants.	1.585.960
— ayant plus de trois enfants.	2.222.110

Les promoteurs de ce mouvement estiment que les pères de famille ayant trois enfants ou plus font leur devoir et que les célibataires et les pères de famille ayant moins de trois enfants ne le font pas. «Bon», disent-ils pour favoriser l'accroissement de la population, dégrèverons les deux millions de pères de famille ayant plus de trois enfants et surtaxons les huit millions de célibataires et de pères de famille ayant moins de trois enfants.» C'est simple comme deux et un font trois; mais sera-ce efficace? Là est la question.

TRIBUNE LIBRE

A BAMBOULA

Vous avez tort, mon cher Bamboula, de croire que je vous supposais insensible à nos sonneries patriotiques. Loin de moi la pensée qu'un citoyen français, même sous casque et cuirasse, pourrait ne pas tressaillir quand... Mais, revenons à nos moutons; de vrais aigues-cœurs; vos «pauvres bleus»; dignes de toute compassion, presque d'admiration pour avoir supporté tout ce qu'on a bien voulu leur faire avec une candeur, une résignation, un dévouement sans bornes. — Pauvres martyrs! Pauvres bleus!

— Vous n'avez pas deviné. — Je n'ai servi ni dans l'infanterie ni dans les cuirassiers. — D'ailleurs, qu'importe l'arme? Ces ci comme ceux-là ne sont-ils pas tous des conscrits plus ou moins grands, plus ou moins gros, auxquels on a fait endosser des costumes différents? L'intelligence, l'amour-propre, le courage des soldats ne peuvent dépendre de leur taille; leur camaraderie, leur solidarité ne peuvent être subordonnées à leur uniforme.

En résumé, dans toutes les armes les «bleus» sont des «bleus», les «anciens» sont des «anciens», et partout il y a des têtes de turc.

Que chacun lise devant sa porte! Mon intention est de faire la police chez moi. Qu'elle lise la pris du défendeur contre lui ce ramasseur de pommes de pin?

Qu'il m'en demande, je lui en donnerai. Je n'en ai jamais refusé à qui que ce soit, mais je n'admets pas qu'on m'arrache dans mes bois. Je vois ce que c'est: tu cherchais l'occasion de prendre M. Suquière à partie, de lui témoigner le peu de goût que tu as pour sa personne.

Tes yeux sont parlants; hier soir, en te le présentant, j'ai deviné tout de suite que sa figure ne te revenait pas. T'imagines-tu par hasard que la tienne ou la mienne agréent à tout le monde?

Le pêcheur péchait, qui jusque-là ne sonnaient mot, desserra les dents pour lui dire: «Savez-vous bien, mon oncle, que est M. Suquière, quel métier il faisait à Aix et vous a-t-on rapporté l'histoire de cet entrepreneur...»

Je me la suis fait conter par lui-même, interrompit M. Traya.

Dans ses grandes émotions il avait peine à tenir en place. Il se mit à marcher par la chambre, et chaque fois qu'il passait devant Silvère, il cherchait inutilement à rencontrer son regard. Silvère avait la tête basse et les yeux baissés en terre.

«Me crois-tu par hasard assez sot continuait-il en s'échauffant, pour prendre un homme à mon service sans m'enquérir de son passé, sans me renseigner sur son caractère et ses mœurs?»

M. Suquière est un habile administrateur, qui me sert au doigt et à l'œil: c'est l'essentiel. S'il a quelque chose à régler avec le bon Dieu, entre eux le débat.

Dans tous les Régiments on fait des farces aux jeunes soldats: Ces farces, presque toujours inoffensives, sont plus ou moins drôles, parce que le «bleu» sera plus ou moins bête, plus ou moins mauvais camarade, mais non parce qu'il sera plus ou moins pauvre.

Ainsi se passent les choses chez nous où les plaisanteries n'ont jamais revêtu le caractère barbare des mauvaises farces dont vous nous avez parlé. — Nous n'avons jamais eu de «bleus» frappés à coups de crosses ou de fourreaux, de «bleus» pendus par leur cravate à la planche à pain, ni de «bleus» forcés de ronger des os ramassés sous les tables pour ne pas mourir de faim.

Nous étions trop français pour nous permettre de tolérer de semblables cruautés!

Vous n'avez réellement pas eu de chance, mon cher Bamboula, si vous avez dû, à quel titre que ce soit, assister à de si écœurants spectacles et je comprends aisément le dégoût qu'ils vous ont inspiré.

J'aime à croire que bien petit doit être aujourd'hui le nombre des Régiments où se commettent de pareilles atrocités.

Puisse, vos intéressantes révélations réduire ce nombre à zéro!

Vous auriez ainsi obtenu un résultat pratique dont Lucien Descaves ne pourra qu'être jaloux, et vous aurez droit à l'estime et à la reconnaissance de tous les «bleus» présents et à venir.

Sous-off.

LA VIE CONTEMPORAINE

SANS DOT

(FIN)

(Entre Madame Bollandet, elle est en berçère l'opéra-d'opéra, exaginant de vagues bleus sur jupe courte de soie rose à fleurs, coiffure pondrée, immense chapeau de paille d'Italie avec rubans de velours noir, plume de fleurs au corsage et énormes bouquets de roses sous le chapeau relevé d'un côté; à la main une houlette.)

Mme Bollandet. — Ah! je peux crier! Comment, ah! tu mets le temps, voyons comment tu te fais, tourne-toi. — Pas mal, faudra remettre du rouge: les hommes n'aiment pas les jeunes filles pâles, soyons pomme d'apien: est-ce pas qu'elle est charmante? Moi, m'allumerai si j'étais homme; ah! de mon temps... et moi, comment me trouves-tu?

Ophtélie. — Atterrée. — Tu vas venir comme ça?

Mme Bollandet. — Comment! comme ça? qu'est-ce à dire, mademoiselle, suis-je donc si ridicule? Je vous supplie d'avoir cette taille et ce visage à moi. Est-ce que vous croyez avoir des bras, des épaules! non, ces petites filles sont étonnantes; apprenez, mademoiselle, qu'en dix-huit cent cinquante-quatre, à Brest, j'étais désignée parmi les jeunes filles qui devaient offrir des fleurs au prince Napoléon: j'étais au premier rang, mademoiselle, et le prince me remercia, le soir, au bal de la préfecture; il m'embrassa, qu'il pour moi, son aide de camp me fit danser trois fois, car lui, il ne pouvait pas; il donnait le bras à la préfète et ne dansa qu'avec qu'elle d'honneur. Mais M. de Hyens, son secrétaire, me fit part de la profonde impression que j'avais faite sur le prince, et si mes parents avaient voulu, si les miens avaient su s'y prendre, si moi-même... je n'étais qu'une petite fille éprouvée de chiffons et de fleurs, qui sait... Mlle de Montjoy n'aurait pas été impériatrice, et cela je vous l'affirme, avec moi on n'aurait eu ni le Mexique, ni Sedan, ni nos autres malheurs; voilà ce qu'aurait pu être madame votre mère, mademoiselle la renchérit!

Ophtélie. — Mais, maman.

Mme Bollandet. — Taisez-vous, vous n'avez jamais que des remarques offensantes; vous ne dites rien, mais je comprends vos réticences; vous m'en voulez de ne pas vous trouver de mari; est-ce ma faute à moi, si vous restez sur votre chaise? Nous n'avons pas de fortune, c'est vrai: mes parents n'en avaient pas davantage, et j'ai été mariée trois fois; mais aussi, vous êtes d'une froideur. Si vous cro-

coup de mérite, mon garçon, et d'excellentes cordes à ton arc.

Malheureusement tu t'es fait la cervelle de je ne sais quelle métaphysique romanesque qui pourrait, si tu n'y prenais garde, l'empêcher de faire ton chemin dans le monde. C'est une maladie à soigner. Mon Dieu je suis prêt à l'accorder qu'il y a une morale; conviens en retour qu'elle varie selon les lieux, les temps, les caractères, les professions.

Il y a des actions permises dans les districts miniers d'Amérique qui sont défendues en Europe. Moi qui te parle, j'ai tué deux hommes qui me gênaient: en ai-je la jambe moins bien faite et la conscience moins tranquille? Je me souviens de mes assassinats comme d'une chose de poche.

Silvère, assailli des plus sinistres pressentiments, l'écoutait qu'à moitié. Il sentait dans son cœur de sombres pensées, et tantôt il avait le sort de tel et tel, qui vivait dans une heureuse médiocrité, sans avoir ni le désir ni l'occasion d'en sortir ne connaissant pas les déceptions; tantôt suivant du regard une coccinelle égarée, qui cheminant le long d'une ramure du parterre, lui demandait si elle avait jamais assisté à l'effondrement d'une fortune.

Son visage était si morne que M. Traya en fut pitié.

«A toute faute miséricordiel dit-il: je ne veux point la mort du pêcheur. Mon fils, nous resterons bons amis, et la petite église n'a rien changé à mes projets. Mais tu ne trouveras pas singulier que je pardonne sous condition, et que j'exige des excuses.»

— Jo vous les fais de tout cœur, répondit aussitôt Silvère. Quelle que soit mon opinion

yez encore qu'on prend les monches avec du vinaigre; vous ne faites aucun frais, vous avez une jolie tête, mais cela ne suffit pas: il faut savoir sourire, engager du regard, de l'attitude et du geste; avez-vous jamais su manier l'éventail? Mais c'est ceci, mais c'est cela; venez ici, n'approchez pas, osez, calmez-vous, vous, pouvez avancer, mon mari, c'est-à-dire ma mère n'est pas là: voilà ce qu'il sied de faire, en tout bien tout honneur, naturellement et sans rien accorder qui puisse vous compromettre; mais là-dessus, je suis sûr de vous, vous n'avez pas plus de tempérament que cette carafe, vous tenez de votre père, soit, restez carafe, mais dégelez-vous un du moins ayez en l'air; il faut tirer sur la ficelle pour animer le pantin. Vous m'avez comprise, n'est-ce pas? et maintenant, passez-moi le fer. (Elle s'installe devant la glace.)

Ophtélie. (atterrée). — Maman!

Mme Bollandet, en train de s'attifer et de se friser). — C'est comme ce soir. M. Baudran nous avait offert de nous venir prendre dans son coupé, et cela avec quelle insistance! Mais vous avez fait une telle moue que j'ai dû refuser. M. Baudran a quarante mille francs de rente et en terres; il est un peu maigre, il a oublié de pousser, je l'avoue, et a soixante-cinq ans sonnés, mais est-ce que vous croyez que votre père était beau? J'ai pourtant épousé votre père!

Ophtélie. — Vous savez, maman, pourquoi j'ai refusé. La dernière fois qu'il nous a reconduits, M. Baudran n'a pas cessé de me pincer.

Mme Bollandet. — Vous rêvez toujours qu'on vous pince; et puis, la belle affaire, quand il vous aurait pincé: c'est une caresse d'amitié, une plaisanterie de grand-papa.

Ophtélie. — Ces plaisanteries-là me déplaisent à moi, et je ne saurais m'y faire. M. Baudran a déjà compromis Amélie Pinchon et ne l'aurait épousé M. Baudran n'épousa pas.

Mme Bollandet. — Qu'en savez-vous? Il n'a pas épousé cette petite sotte d'Amélie, d'abord parce qu'elle est à peine jolie, elle a ce qu'on appelle un minois, et parce qu'elle est fiancée d'une grande brigue de mère, Mme Amélie Pinchon, qui ne sait faire œuvre de ses dix doigts; mais avec moi croyez qu'il eût épousé, mademoiselle: nous aurions plutôt saigné le cochon.

Ophtélie. — Maman!

Mme Bollandet. — Je dis: cochon, c'est une façon de parler, et si tu connais mieux les hommes, n'est-ce pas, Honorine?

Honorine. — Ah! pour ça je suis bien le favis de madame.

Mme Bollandet. — Comment, ces deux dinde de Pinchon ont été passer deux mois chez le Baudran, à sa campagne, à La Varenne, et il ne s'est pas exécuté? Deux dinde, tu m'entends, ton amie Amélie et sa mère, deux dinde que toutes les femmes devraient conspuer; elles ont gâté le métier. Je ne les saurais plus.

Ophtélie. — Amélie m'a bien dit qu'on avait tout tenté.

Mme Bollandet. — Plutôt, plutôt! Tu ne vas pas me casser la tête avec toutes ces gâtes. Toujours est-il que nous aurions pu arriver à ce bal dans un coupé bien chaud, capoté, sans une éblouissante, les pieds sur une bonne bouffe! Quand il l'aurait pris un peu le genou, la belle affaire! et nous serions revenues de m-me; on nous aurait déposées à domicile bien chaudement, bien confortablement, et par ta faute nous allions paillarder dans la boue et grelotter en fiacre, car, par cette pluie, pas moyen de songer à prendre le chemin de fer, et nous reviendrions peut-être avec un maraudier qui nous surinera dans la plaine Saint-Denis.

Ophtélie. — Maman, tu me fais peur?

Mme Bollandet. — Mais M. Baudran l'aurait fait un bleu; mademoiselle a la peau si fine... et mes rhumatismes, moi, que je trimbalais tout l'hiver pour essayer de le placer, crois-tu qu'ils sont bien, mes rhumatismes, dans un mauvais fiacre de barrière? et ne t'a-t-il pas dit que j'allais en trainway toute la sainte journée? Et dire que nous aurions pu avoir le coupé de M. Baudran pour toutes nos sorties du soir! Ah! Ophtélie, tu aurais bien pu faire ça pour ta mère; et, maintenant, Honorine, vite nos souques, nos manteaux, tu es prête, n'est-ce pas? Ma houlette, le parapluie

particulière sur votre intention, j'ai commis une inconvenance en la lui faisant connaître, je vous ai manqué en manquant aux égards que je lui devais. Je le regrette sincèrement, et je vous jure qu'il n'y aura pas récidive.

— Fort bien, mais c'est à lui surtout qu'il doit une réparation. Ce n'est pas à moi qui tu as dit: «Monsieur Suquière, est-ce la première fois qu'on vous a traité de fripon?» Je n'aime pas les lenteurs et les procès qui traînent; je l'ai prié de ne pas s'éloigner. Il l'attend dans le jardin; va bien vite l'y retrouver.

Tu lui tendras la main, tu lui diras deux paroles obligantes, et nous enterrerons cette affaire.

A ces mots, Silvère éprouva un tel trouble que sa rue s'obscure.

Il n'apercevait plus ni la coccinelle, ni la table sur laquelle il s'était accablé, ni les pommettes rouges de son oncle. Toutes ses idées étaient confuses, à l'exception d'une seule: il comprenait nettement qu'il avait un jardin où un fripon l'attendait, qu'il allait descendre dans ce jardin, donner la main à ce fripon et lui présenter ses excuses.

Il s'appliqua à se remettre, reprenant possession de sa pensée. Pendant quelques minutes il resta plongé dans une profonde méditation.

Il s'examinait, il s'interrogeait, il cherchait de savoir quels sacrifices il pouvait demander à sa fierté sans qu'elle se soulevât contre lui, quelles violences il pouvait se faire sans mutiler son être et en restant lui-même.

(A Suivre.)

Feuilleton du «Courrier Franco-Oriental»

(33) Du 11 Juin 1897

VICTOR CHERBULIEZ

APRÈS FORTUNE FAITE

En réfléchissant sur sa triste aventure, sur le ferme propos qu'il avait formé d'être prudent, circonspect, d'aller doucement dans les mauvais chemins, et sur la déplorable facilité avec laquelle sa sagesse s'était démentie, il se disait qu'on ne violente pas son naturel, que notre caractère est notre vraie destinée, qu'il ne faut pas se laisser aller à des caprices, qu'il se plient aux circonstances, que jamais ils ne compromettent par une échappée d'humour les bonnes fortunes que leur peut-être échoir.

Après qu'il eût tâché de se rassurer, il se demandait lui-même qu'il avait tort de s'alarmer, de prendre au tragique l'ennuyeuse affaire, que tout s'arrangerait en douceur.

Comme il approchait de la villa, il vit venir à sa rencontre Sam, valet de chambre que son oncle avait ramené d'Amérique.

Nos serviteurs nous discutent et nous jugent; ce qui se passe dans les salons devient bientôt l'entretien et l'amusement des offices.

Depuis le maître d'hôtel, depuis la première camériste qui coiffait Inguette et Mme de la Farfede jusqu'au dernier des marmittons ou
